



Des bouchons d'oreilles qui réveillent

30	CINÉMA
31	AGIR
32-37	OFFRES D'EMPLOI
38	RADIO-TV
39	MULTIMÉDIA
40	MÉTÉO

MAGAZINE

FESTIVAL DE FILMS

Confidences derrière les barreaux

INTERVIEW • Dans la section «Passeport suisse», le réalisateur bernois Dieter Fahrer présente ce soir son documentaire sur le pénitencier de Thorberg, en première romande.

ANNICK MONOD

Perché sur une colline à l'entrée de l'Emmental, le château de Thorberg n'a rien d'idyllique. Transformé en prison, il regroupe quelque 180 détenus, tous des hommes, tous condamnés pour des délits graves. Durant près de trois ans, le réalisateur bernois Dieter Fahrer, 54 ans, s'est immergé dans l'intimité des cellules. Il en a tiré un documentaire fort, sans bons sentiments ni fioritures. Après avoir drainé plus de 20 000 spectateurs en Suisse alémanique, «Thorberg» est présenté ce soir en première romande au Festival international du film de Fribourg, à l'enseigne de la section «Passeport suisse». Entretien.

Avant votre film, la «Forteresse» et «Vol spécial», de Fernand Melgar, ont déjà fait un tabac. Pourquoi cet intérêt pour l'emprisonnement?

Dieter Fahrer: La prison intéresse, car c'est un monde clos auquel on n'a pas accès. Il y a aussi la soif de sensation, la fascination pour le crime et le sexe. C'est toujours plus simple de regarder la noirceur chez autrui que de reconnaître le mal en soi-même... Ou de dire que ces gens sont des salopards, qu'il faudrait les aligner contre un mur et les fusiller, comme je l'ai entendu.

Qu'est-ce qui vous a motivé à tourner ce documentaire?

L'enfermement est un thème qui m'occupe depuis longtemps. Jeune homme, j'ai fait de la prison pour ne pas aller à l'armée. A mon échelle, j'ai senti combien la privation de liberté est difficile à vivre. On entend souvent que les prisons seraient «trop confortables». En réalité, on en est loin.

«Ne pas devenir fou», «ne pas me suicider»: chez les détenus, cela revient comme un leitmotiv...

Rester en bonne santé psychique quand on est enfermé des années, c'est presque impossible. Beaucoup de détenus sont sous médicaments. D'un côté, la privation de liberté nuit aux détenus. De l'autre côté, la société a le droit de se protéger. A nous de créer des prisons qui ne détruisent pas les gens. Dans le milieu



«Thorberg» a déjà drainé plus de 20 000 spectateurs en Suisse alémanique. DIETER FAHRER

pénitentiaire, il y a des gens très ouverts qui y réfléchissent. Mais le public veut toujours plus de dureté. Officiellement, la prison vise la réinsertion, mais l'idée de punition, voire de vengeance, reste très ancrée.

Comment aider la réinsertion?

Souvent, c'est très illusoire. La prison est un miroir des pièges de la mondialisation: à Thorberg, il y a 40 nationalités. Une fois libérés, la majorité des détenus seront expulsés vers leur pays d'origine. Je n'ai pas la solution.

Que faire alors?

On devrait en tout cas offrir plus de psychothérapie. On oublie souvent que la plupart de ces hommes ont vécu de profonds traumatismes, la guerre ou d'autres choses, avant d'en arriver là. Ils auraient besoin de longs traitements. Il faudrait aussi absolument proposer des formations professionnelles. J'ai fait le calcul: si on cumule les possibilités de loisirs, de psychothérapie et de formation, les détenus bénéficient d'un total de deux heures par semaine en moyenne. C'est vraiment peu.

Comment avez-vous approché la prison avec votre caméra?

J'ai pris beaucoup de temps. D'abord des visites, toujours en compagnie des gardiens. Puis j'ai mis sur pied des ateliers vidéo, où les détenus pouvaient réaliser des autoportraits. La confiance s'est peu à peu tissée. Finalement, la prison m'a confié un passe qui m'a permis d'aller et venir seul. J'ai aussi pu me faire enfermer dans les cellules durant les heures de fermeture.



«Dans le monde carcéral, l'idée de punition reste très forte»

DIETER FAHRER

Les crimes commis par certains des protagonistes font froid dans le dos. Avez-vous eu peur?

Je crois que c'est le seul sentiment que je n'ai pas éprouvé. Je me suis senti triste, peu sûr de moi, désespéré. Mais peur, non.

Notre société, elle, n'a jamais eu aussi peur...

Oui, aujourd'hui, le désir de sécurité pénètre tout. Les places de jeux seront bientôt tellement sûres que les enfants ne pourront même plus y jouer! On devient chaque jour moins libre, parce qu'on a peur... Mais on n'en est pas conscient. Les prisons aussi sont toujours plus fermées: à Thorberg, on a supprimé les travaux agricoles, alors que ce lieu est une marmite à testostérone. On ne supporte plus le moindre risque.

Avez-vous gardé des contacts?

Oui, avec plusieurs détenus, même si j'ai aussi mes limites. Une fois par mois, j'anime un ciné-club à Thorberg.

Dans ce petit cercle naît une complicité, une profondeur... Les détenus ont très peu d'occasions de parler vraiment librement.

Il n'y a pas assez d'espaces de ce genre?

Il n'y en a presque aucun. Au moment du tournage, un ancien professionnel proposait aux détenus

d'utiliser la boxe pour apprendre à maîtriser leur agressivité. Cette forme de thérapie était très utile, mais ça a été supprimé, officiellement pour manque de place. Il faudrait au moins un terrain de foot, une salle de gym, un espace culturel. Il manque aussi des lieux d'intimité pour que les détenus qui ont une famille puissent rencontrer femme et enfants.

Certains détenus mènent une vraie réflexion sur l'acte qu'ils ont commis. Comment y arrivent-ils?

C'est une vie tellement isolée qu'à un moment donné, le regard se tourne vers l'intérieur. Autrefois, Thorberg abritait un monastère: il y avait déjà des cellules, et les moines cherchaient eux aussi une forme de liberté. Chez certains détenus, j'ai vu naître quelque chose de cet ordre, comme un tournant spirituel où on ne peut plus tricher. Pourquoi cela arrive-t-il aux uns et pas aux autres? Je ne sais pas. C'est de la chance. Ou une grâce. I

> Ce soir 18 h, Cap'Ciné. Projection suivie d'un débat avec le réalisateur Dieter Fahrer et le procureur général adjoint Markus Julmy, animé par Serge Gummy, journaliste à «La Liberté».

COMPÉTITION



«IT'S A DREAM»
Une course folle

ERIC STEINER

Tourné clandestinement, le premier long-métrage de Mahmoud Ghaffari suit la descente aux enfers d'une jeune célibataire courageuse qui tente avec l'énergie du désespoir de se dépêtrer d'une lourde dette, n'hésitant pas pour cela à se frotter à des milieux peu recommandables. Filmée caméra à l'épaule à la façon d'un thriller, cette course folle s'inscrit dans la lignée du cinéma virtuose et percutant d'Asghar Farhadi («Une séparation») et parvient à tenir le spectateur en haleine, jusqu'à une conclusion aussi surprenante qu'ambiguë. A l'oppression sexuelle, si souvent décrite par les cinéastes iraniens, s'ajoute ici la peinture d'une société parallèle où l'argent circule à travers des montages pyramidaux qui laissent les plus faibles sur le carreau. Un film intense, dramatique et remarquablement maîtrisé! I > Lu 16 h 45, Cap'Ciné 5; sa 14 h 15, Rex 3.



«FILL THE VOID»
Vision édifiante

Rama Burhstein raconte les amours compliquées d'une jeune fille dans la communauté hassidique de Tel-Aviv. Un univers hors du monde et du temps, filmé sans la moindre distance critique puisque la réalisatrice assume sa totale allégeance à cette conception rétrograde de la religion et de la société. A l'actif de la cinéaste on retiendra une mise en scène fluide d'un classicisme très élaboré et une photographie «picturale» qui joue magnifiquement sur les arrière-plans flous et les intérieurs clairs-obscur. On louera également la composition nuancée de l'actrice Hadas Yaron qui lui a valu un prix d'interprétation à Venise. Par contre, on ne peut qu'avoir un sentiment des plus mitigés sur cette vision édifiante d'une communauté fermée sur elle-même dans laquelle l'idée même de choix n'existe tout simplement pas. ES > Lu 21 h 30 Cap'Ciné 5.

PUBLICITÉ

Plus de 6'000 annonces en ligne

jobup.ch

N°1 en Suisse romande

Prenez votre carrière en main!



FIFF

Des discours et des émotions

Malgré la concurrence du hockey, la grande salle de Cap'Ciné était presque comble, samedi soir sur le coup de 19 h 30, pour l'ouverture officielle de la 27^e édition du Festival de films de Fribourg (FIFF). Le nouveau président Walter Stoffel a commencé par remercier les différents sponsors, publics et privés, et tout particulièrement la commune de Fribourg pour avoir mis en place cette année une signalétique qui améliore la visibilité du FIFF. Il s'est également réjoui d'avoir «hérité» de sa prédécesseure Ruth Lüthi un festival en parfait état de marche. Pour Pierre-Alain Clément, «un festival de films, c'est une opportunité également économique»: le syndicat de la ville a quant à lui mis l'accent

sur la magnifique image que véhicule le FIFF, une manifestation au rayonnement «incomparable». Enfin, le directeur artistique Thierry Jobin (PHOTO CHARLES ELLENA), a insisté sur l'actualité des œuvres en compétition ou dans les différentes sections: des films qui donnent une vision inquiétante du monde, procurant parfois «le sentiment d'être assis sur une bombe à retardement». Et après les discours, place au cinéma! Les invités ont pu assister à la projection, en présence du réalisateur, du beau film de Karzan Kader, «Bekas»: les péripéties de deux orphelins dans le Kurdistan des années 90 qui ont ému nombre de spectateurs aux larmes. ES